



FORTERESSE DE ROUGON

(Alpes de Haute-Provence)

par

Paul COURBON

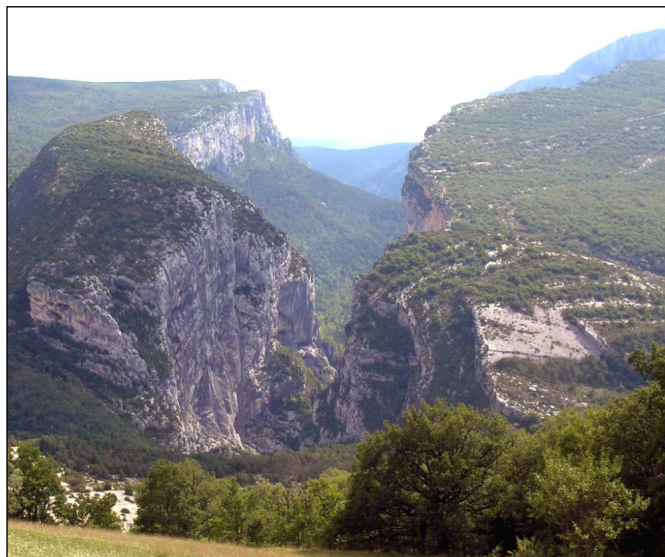
Le village de Rougon occupe une position exceptionnelle au dessus du *Point Sublime* des Gorges du Verdon. Il est dans l'alignement du monumental *Couloir de Samson*, ce qui nous vaut un point de vue grandiose et hors du commun.

Rougon est dominé par une dent calcaire verticale de plus de 40 mètres de hauteur. Cette dent était naturellement configurée pour accueillir un site défensif et aujourd'hui, on y trouve les vertiges d'une fortification surplombant vertigineusement le village. C'est un véritable nid d'aigle.

Curieusement, le site n'a pas été classé par le ministère de la culture et nos recherches à la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC PACA), ainsi que dans les organismes officiels de Digne n'ont rien donné. Il y a eu seulement, en 1942, un classement comme site naturel (Ministère de l'éducation), repris le 16 mars 1990 par un décret du ministère de l'environnement qui n'a pas donné lieu à une étude architecturale détaillée. Ce délaissement créait une lacune regrettable qu'il fallait combler. Cela m'a amené à dresser le plan du château et à poser de nombreuses questions le concernant.

Géoréférencement centre forteresse

Carte IGN 3442 OT (G. Verdon)	UTM 32
X 291.050	Y 44852.710
	Z 1006



HISTOIRE

Premiers indices

Il faut se reporter aux archives religieuses, tels les cartulaires, ou polyptiques, pour avoir les traces les plus anciennes de Rougon. Sur le site d'ArcheoProvence, Daniel THIERY [14] nous renvoie à l'Abbaye de Saint-Victor dont les archives citent en 814 *Villa Rovagonis*, premières traces écrites d'un village, ou d'un ensemble d'exploitations agricoles, à Rougon. Après la période de guerres et de dévastations du X^e siècle, apparaît le nom de *castellum Ruagonus* lors d'une donation faite à Saint-Victor en 1056. En 1096, l'évêque de Riez donne le quart des dîmes du *castro Rogone* à l'abbaye de Montmajour. Ces deux dernières mentions laisseraient supposer qu'un château existait au XI^e siècle.

Mais avec ces seules brèves citations, il est hasardeux de dater avec précision les vestiges de la fortification de Rougon. A-t-elle précédé le village ? A-t-

elle été bâtie après son établissement pour asseoir l'autorité du seigneur local et éventuellement servir de refuge lors des périodes de trouble ? Dans l'état actuel des connaissances, On ne peut répondre avec certitude à ces questions. Nous exposons ci-après les éléments que nous avons pu réunir.

Référence à la toponymie

L'étude de la toponymie peut donner des indications intéressantes. Mais, la recherche d'une étymologie n'est pas toujours facile. Certaines étymologies, issues du patois local et de l'état des lieux sont peu contestables. Par contre, les étymologies issues du prélatin ou de l'indo-européen, comportent souvent des altérations du mot origine et il n'y a pas toujours unanimité. Nous avons compulsé les ouvrages de A. Dauzat, Ch. Rostaing, P.-L. Rousset, J. Astor [21 à 24]. Le recours à des racines gotiques, pré-indo-européennes, francisques donnent des interprétations différentes de Rougon. Celles qui correspondraient le mieux au château perché de Rougon seraient *rob* (rocher) ou *rogue*, dans le sens de hautain. Mais elles oublient la première appellation du triptyque de Waldade (814) : *Villa Rovagonis* ; *Villa* désignant des exploitations agricoles et non un château. La prise en compte du préfixe *Rova*, du Provençal *Rouve*, petite chênaie, en accord avec la rudesse et la pauvreté de la région m'aurait mieux convenu. D'ailleurs, il n'y a pas si longtemps, n'appelaient-on pas les Rougonnais : *manjo agalan* (mange glands) ?

Etudes historiques et interprétations

Jacques Cru est l'historien qui a entrepris les études les plus détaillées sur la région du Verdon [2]. Il fait aussi référence au « jeune » archéologue J.C. Poteur [6]. Dans sa participation à l'ouvrage sur les bastides, bories et hameaux [5, pp.75-96], Cru fait état du polyptyque que Wadalde, évêque de Saint-Victor à Marseille, fit établir en 813-814. Les polyptyques étaient, entre autres, des registres ou inventaires des bénéfices ecclésiastiques, celui de Wadalde est l'un des plus anciens connus.

Mais, tous ces documents anciens, s'ils nous renseignent sur les propriétaires et les dates, sont beaucoup plus flous sur la localisation des biens. De leur temps, il n'y avait encore aucune cartographie, de plus les actes étaient rédigés par des scribes qui n'étaient pas sur place et ne connaissaient pas les lieux. Aussi, les localisations données ensuite par les historiens sont souvent issues d'interprétations, ou de recoupements et elles peuvent être sujettes à des contestations. Mais, il y a des exceptions, telle la ferme de *Courchon* au nord de la Palud, nommée *Corcione* dans le polyptyque [5], ou le quartier de *Bagelle* (*Bagella*).

Mon propos n'est pas de reprendre toute l'histoire de Rougon, sur laquelle Jacques Cru [2] a fait un travail remarquable, mais d'essayer de mieux cerner la date incertaine à laquelle a pu être érigée la forteresse de Rougon. Pour Jacques Cru, l'oppidum préromain de Rougon se trouvait 3,5 km à l'ouest de l'actuel village sur le sommet rocheux abrupt du Fournas (1139 m) auquel J.C. Poteur attribue un rôle important dans l'histoire de la région [6]. L'oppidum ayant été abandonné [2, p. 40], comment son nom a-t-il transité vers le village actuel ? D'autant plus que les deux auteurs écrivent que les habitants de cet oppidum auraient été déplacés vers le *Castrum Novum*, devenu Châteauneuf, puis Châteauneuf-les-Moustiers.

Il faut préciser qu'aux XI^e et XII^e siècles, on assiste aux tensions d'un monde rural qui se peuple. Il en découle une concurrence au sein des différents lignages des seigneurs possédants, ou encore, entre ces seigneurs et l'Eglise, Rougon n'y échappa pas. Au XI^e

siècle de nombreux châteaux sont bâtis en Provence [2, p.40] pour marquer l'autorité des seigneurs. Au Moyen Âge, l'association d'un château et d'une église formait l'assise d'un territoire et d'une seigneurie. Il apparaît alors que la majorité de ces châteaux ont du être bâtis près de zones cultivées et dans un environnement habité. Pas forcément dans des nids d'aigle situés sur des sommets isolés, comme l'étaient les oppida qui ont précédé. Quant au regroupement des habitations au pied des châteaux, il put se faire de gré ou de force.

A la fin du XII^e siècle, l'histoire de la région et de ses fortifications fut compliquée par les affrontements entre les seigneurs locaux et la famille de Barcelone. Faute d'archives suffisamment précises, quelques interprétations parfois contestables en résultent.

Il m'est difficile d'admettre sans discussion l'hypothèse qui situe le premier château de Rougon (*Castellum Ruagonus*, 1056), sur la Barre des Catalans, situé à 1333 m d'altitude (360 m plus haut que le village actuel) et où ont été trouvées des traces de rempart. D'autant plus que la première église paroissiale de St-Christophe (X^e-XI^e siècle) en est éloignée et se trouve proche du village actuel. Je préfère me référer à ce que rapporte J. Cru [2, pp.68-69] : pour assurer la libre circulation de la route que nous verrons dans l'analyse cartographique en infra, Alphonse I^{er} comte de Barcelone installe à l'ubac de ce sommet peu confortable une garnison qu'il confie à Hugues de Montréal (1^{er} mars 1188) Le nom *Barre des Catalans* est un souvenir de cette occupation militaire, que je pense limitée dans le temps, même si une datation des vestiges retrouvés est antérieure.

Suite à mon argumentation, il serait logique de penser que le *castellum Ruagonus* (1056) corresponde à l'emplacement de l'actuel village de Rougon et de sa forteresse. Mais là aussi, c'est une interprétation !

Concernant la datation de la forteresse de Rougon, il ne faut pas oublier l'historien Raymond Collier [1] pour qui, *il est difficile de dater l'architecture militaire de cette région, car pendant des siècles elle a conservé une forme stéréotypée qui évoluait moins que l'architecture civile*. Pour lui, les fortifications que l'on trouve dans les Alpes-de-Haute-Provence pourraient se situer entre le XII^e et le XIV^e siècle. Il ne consacre à Rougon que quelques courtes lignes générales [1, pp.273 et 315].

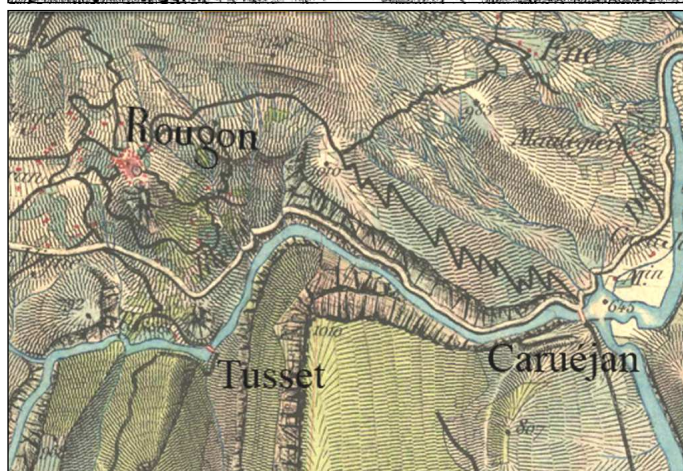
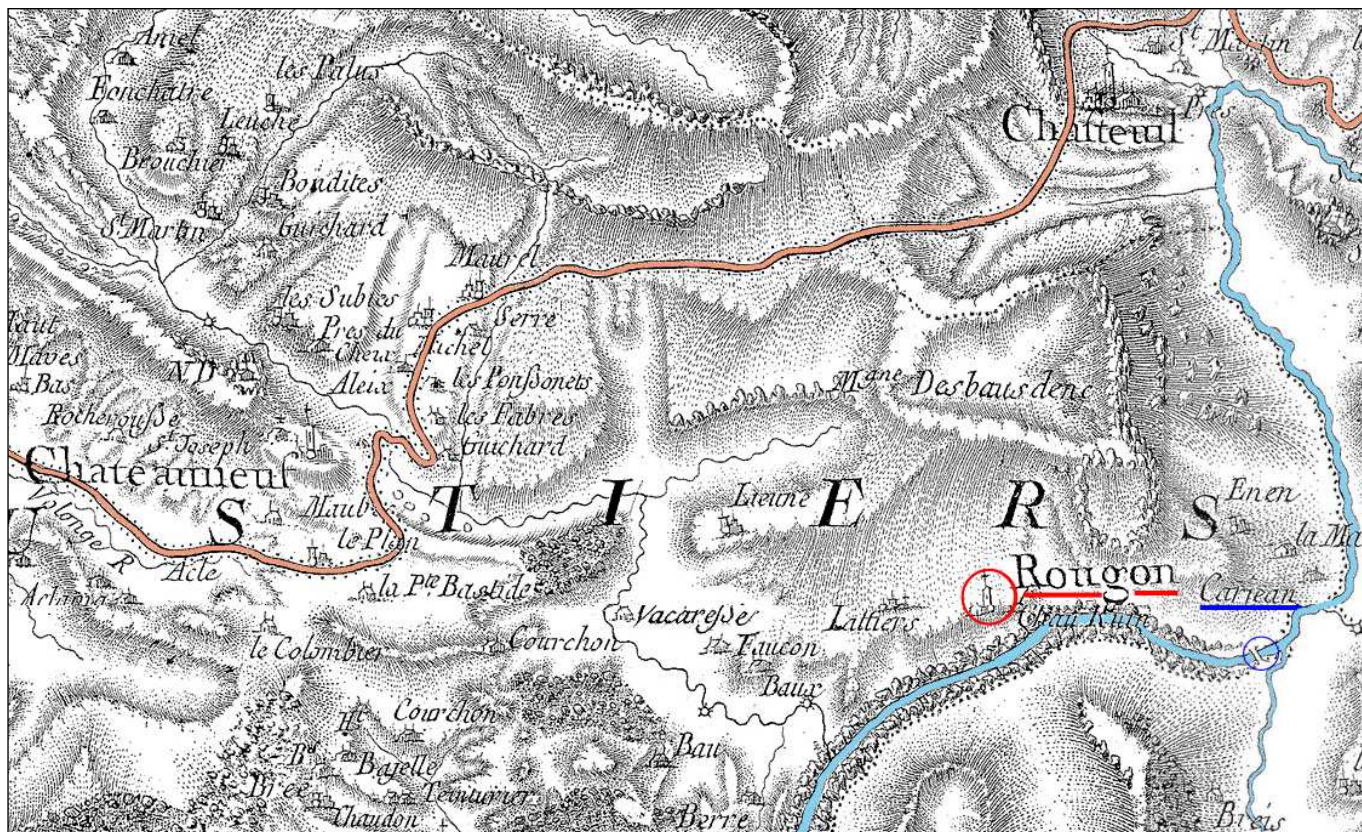
A partir du XIV^e siècle, Jacques Cru nous donne plus d'éléments. En 1390, Louis de Glandevès, coseigneur de Châteauneuf-les-Moustiers et seigneur de Faucon, reçoit la seigneurie de Rougon de la reine Marie de Blois. *Il y construit sans doute, en tout cas restaure le puissant château dont les ruines couronnent toujours le piton dominant le village* [2, p.156].

Le même auteur nous signale aussi [2, p.114] qu'en 1310 le village comptait 69 familles imposables, soit au moins 3 à 400 habitants. A cette date, le village avait donc une importance qui rendait utile une forteresse la protégeant. Il alors est raisonnable de penser que la forteresse fut bâtie bien avant 1310.

Au XV^e siècle, suite à une épidémie de peste, aux troubles divers et à la famine, deux-tiers des habitants de la région disparurent et Rougon ne comptait plus que 16 foyers en 1471. A titre de comparaison, Rougon atteignit son apogée en 1840 avec 580 habitants, il n'y en avait plus qu'une quarantaine en 1970 et maintenant cette population est remontée à une centaine.

ANALYSE CARTOGRAPHIQUE ANCIENNE

L'examen des cartes de Cassini (1765) et d'État-major (1820-1866) est très instructif et permet de comprendre quelques réflexions précédentes.



Sur la carte de Cassini, il n'y a pas le Pont de Tuset, pas de chemins muletiers. Sous Rougon on voit *Château ruiné* et plus en aval, le Verdon est appelé Jabron. Sur la carte d'Etat-major, les ponts de Carajuan et de Tuset sont indiqués, avec les chemins muletiers y aboutissant.

Palud, elle fut achevée au milieu du XIX^e siècle [2 et 4] et fut l'une des causes du déclin de Châteauneuf. Sur cette carte figurent les chemins muletiers passant par le pont de Tuset et sur le pont de Carajuan pour aller à Trigance. Je n'ai pu malheureusement savoir quelle était l'année du lever et s'il y avait eu une mise à jour, avant que la carte soit coloriée vers 1900.

Les ponts de Carajuan et de Tuset

Le pont de Carajuan était attesté en 1655 [3], cependant sa typologie avec deux arches surbaissées indiquerait une reconstruction, au plus tôt, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Toujours d'après sa typologie, proche de celle du pont St-Benoît près d'Annot [3], celui de Tuset aurait été construit lui aussi au XVII^e- XVIII^e siècle pour permettre le passage d'une draille allant de la région de Comps et du

Sur la carte de Cassini (deuxième moitié du XVIII^e siècle), la route joignant Moustiers à Castellane passe à Châteauneuf, puis plus au nord de Rougon par la haute plaine de Suech bien au dessus du village, pour rejoindre Chasteuil. On remarque que sur la carte IGN actuelle, une partie de cette route est mentionnée *Voie romaine*. De nombreux hameaux ou villages sont mentionnés sur la carte de Cassini, mais sans qu'aucun chemin ne les desserve. On peut penser qu'on y accédait seulement par de mauvais chemins muletiers. Le pont de Carajuan est bien marqué, mais aucune route ne le dessert, ni vers Castellane, ni vers Trigance. Vue l'importance de ce pont, cela est curieux. Mais, il est dans une zone dégagée et on a pu le déterminer topographiquement de loin.

L'épisode de guerre le plus important qui toucha le Verdon fut la guerre de succession d'Autriche (1746-1747), avec l'invasion de la région par les troupes austro-piémontaises [2, pp253-258]. Ces troupes passent par la route joignant Castellane à Moustiers. Plus au sud, Trigance relié à Castellane par la route du pont de Soleils aurait été occupé par un détachement austro-sarde en 1746. Mais, Jacques Cru ne mentionne ni la Palud, ni Rougon.

Sur la carte d'Etat-major, on voit la nouvelle route Castellane-Moustiers, passant par les gorges et la



Avec ses arches surbaissées et son profil horizontal, le pont de Carajuan est de facture moderne. Plus exposé aux crues du Verdon, il a dû être détruit après 1653, pour être rebâti à une époque plus récente.



Est-ce le rocher, tour d'observation prévenant de l'approche de tout danger et donjon inexpugnable, qui a déterminé le choix de l'emplacement du village qui se niche à ses pieds ?

Plan de Canjuers à Chasteuil.

Mais on peut se poser la question : pourquoi avoir construit le pont de Tusset, alors que celui de Carajuan, situé à 1.900 m à vol d'oiseau, permettait aussi de joindre Chasteuil sans problème ? De plus, l'obstacle des gorges encaissées de l'Artuby, obligeait à l'itinéraire du pont de Tusset à passer lui aussi par Trigance, comme celui de Carajuan, pour rejoindre la région des Plans de Canjuers, ce que confirme la carte d'Etat-major.

Le pont de Carajuan était-il devenu hors d'usage pour justifier la construction de celui de Tusset que sa position surélevée mettait bien mieux à l'abri de crues du Verdon ? C'est le cas du pont de Sautet, 2 km au nord de Trigance qui, pour moi, permettait d'enjamber le Jabron à l'abri des crues, différemment du pont situé juste au pied du village.

Autre question : pourquoi le pont de Tusset ne figure-t-il pas sur la carte de Cassini ? Parce qu'il n'existait pas, ou parce que situé dans une zone encaissée, les topographes ne l'ont pas vu, d'autant plus qu'ils ne relevaient pas les chemins muletiers ? Notons qu'en aval de l'Artuby le Verdon a été nommé Jabron qui n'est que l'un de ses petits affluents.



Situé à un verrou rocheux, le pont de Tusset est plus haut, moins menacé par les crues que celui de Carajuan.

Rôle du château de Rougon

A partir des cartes anciennes, quelle conclusion tirer de l'absence de route desservant Rougon et d'autres villages de la région ? Cette absence les mettait-elle à l'abri du passage des grandes troupes, les exposant seulement à des petites bandes armées ? Castellane étant située sur une grande voie de communication, on comprend que ses habitants aient cherché des refuges sur le Roc qui domine la ville, ou à Petra Castellana. Cela est moins évident à Rougon.

Le rocher de Rougon, point de surveillance exceptionnel et facilement fortifiable, a-t-il tenté dès le XI^e siècle le seigneur des lieux ? Cette fortification s'imposait-elle au sortir d'une période de grands troubles, ou a-t-on cédé à l'opportunité d'utiliser un rocher

Le pont de Sautet à Trigance avait lui aussi été bâti hors crue.



qui se prêtait parfaitement à une fortification inexpugnable ? Vue la configuration du rocher, il devait être tentant d'y établir un système de défense ! Enfin, cette fortification a-t-elle précédé l'implantation, forcée ou non, du groupe d'habitations, qui forme le village à ses pieds ? L'emplacement de la première église paroissiale où s'élève aujourd'hui la chapelle St-Christophe [2, p. 45] lui est-il antérieur ? Toute une zone d'ombre entoure ces questions.

ACCES A LA FORTIFICATION

Deux sentiers permettent d'accéder au sommet de la fortification à partir du village, l'un sur le côté est du rocher, l'autre sur le côté ouest. Peu larges, ce sont vraiment des sentiers et non d'anciens chemins muletiers.

Sentier est : Il mène à la plateforme nord du château. On y accède par une rue partant de la place du village et aboutissant aux maisons situées au N.E. du rocher. Deux ou trois passages escarpés dans les rochers l'auraient rendu inaccessible aux chevaux, vaches et même moutons. Les quelques marches taillées dans le rocher abrupt sous la porte de la plateforme nord ajoutent à cette difficulté. Dans l'état actuel du sentier, seules les chèvres auraient pu l'emprunter sans problème pour être mises à l'abri dans l'enceinte.

Sentier ouest : Il donne accès à la plateforme sud du château. Comme le précédent, il comporte trois passages rocheux escarpés dont un de 3 m de haut qui nécessite l'usage des mains pour le franchir. Comme l'autre, il n'aurait donc pas été accessible au bétail, hormis les chèvres. A son arrivée à l'enceinte du fort, nous n'avons trouvé aucun vestige de ce qui aurait pu être une porte. Ce sentier est-il ultérieur, ou a-t-il servi à acheminer des matériaux durant la construction ?

Discussion sur les accès

Comme vu en supra, l'état actuel des deux sentiers ne permettrait pas à des chevaux d'accéder au sommet. De ce fait, on voit mal alors un seigneur faire de ce château sa résidence. Il n'a rien à voir avec celui

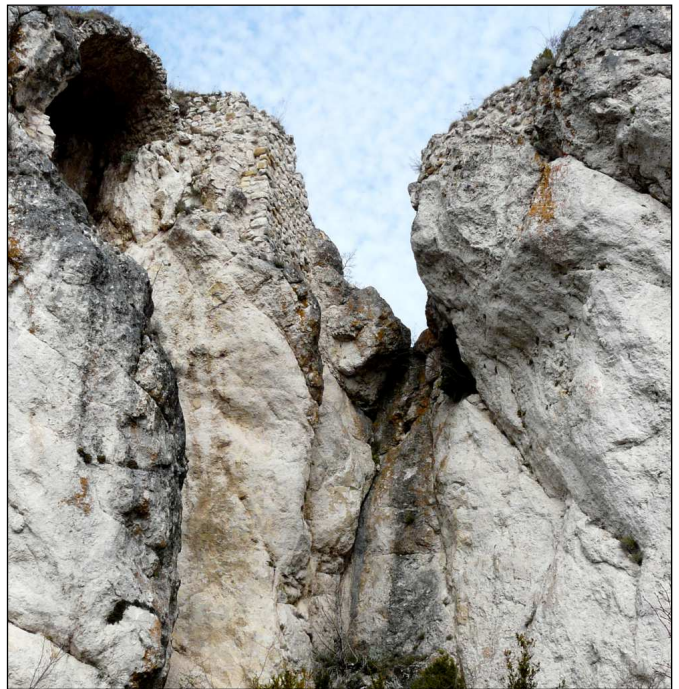


Parmi les nombreuses marches abruptes qui coupent les sentiers d'accès, celle-ci n'est pas la plus haute et on imagine mal un cheval ou un mulet chargé les franchir.

tout proche de Trigance, qui bien que doté d'un solide dispositif de défense, présentait tout le confort d'une habitation seigneuriale. Nous discuterons plus loin de la fonction refuge défensif.

De plus, durant la construction, il fallait monter la chaux, le sable, l'eau nécessaires au mortier. Il fallait aussi certainement des pierres, autres que celles qu'on aurait pu extraire de la roche en place. Un accès par des mulets ou des ânes chargés était donc indispensable. On peut alors penser que les parties escarpées avaient été aménagées ou contournées, ce qui ne se retrouve plus aujourd'hui.

On peut aussi penser que le sentier ouest, plus facile au moment d'arriver à la plateforme, ait servi à cet approvisionnement. Cette facilité à l'arrivée étant un point faible de la défense, il est possible qu'à la fin de la construction, elle ait été condamnée par la fermeture de l'enceinte.



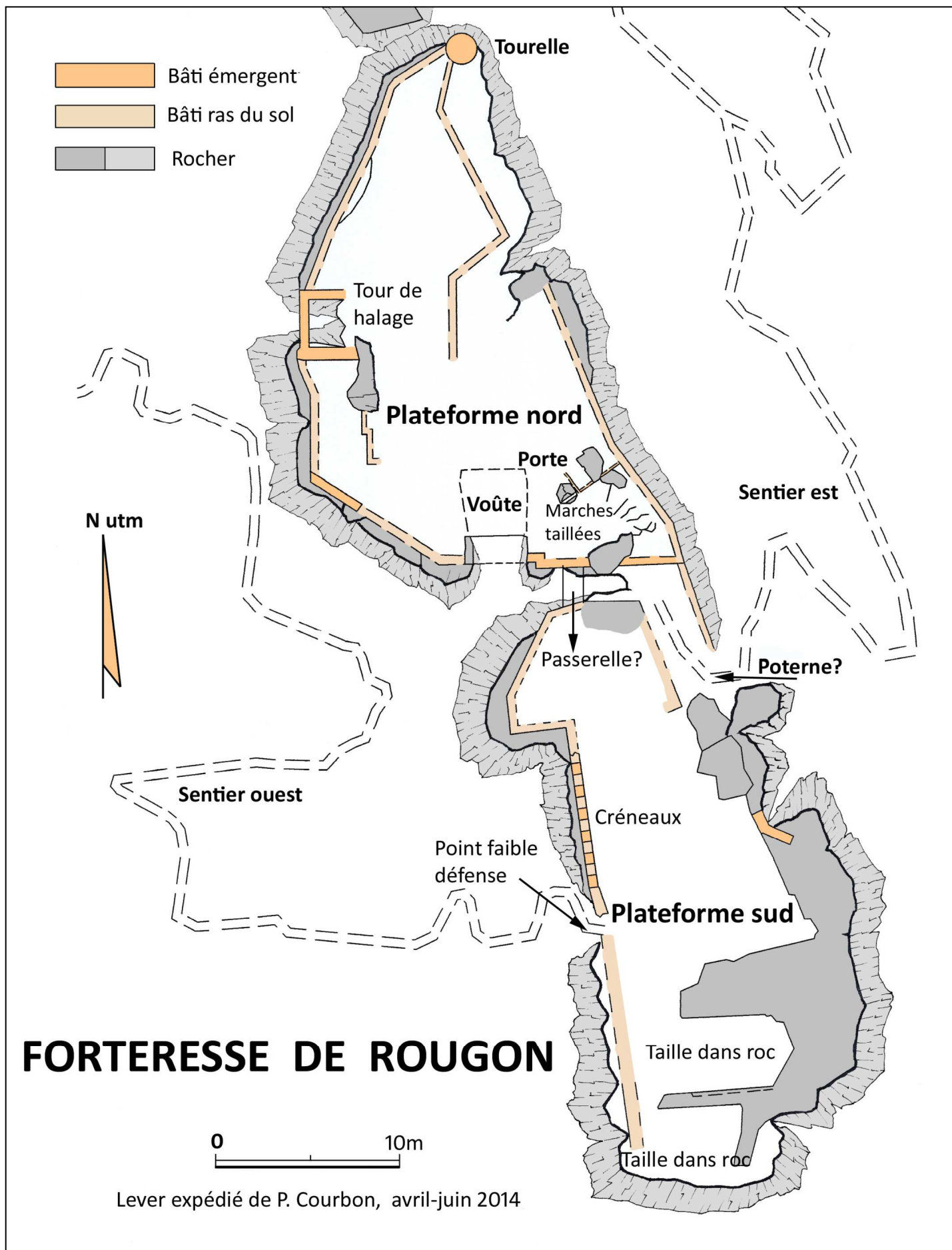
La fracture profonde de quelques mètres séparant les plateformes nord et sud. Des vestiges peu visibles montrent qu'une passerelle de pierre devait la franchir.

DESCRIPTION DE LA FORTIFICATION

Une fracture naturelle a coupé le sommet du rocher en deux parties séparées par un creux de 3 m de large et de quelques mètres de profondeur. Cela a obligé à aménager deux plateformes distinctes au sommet de ce rocher. Des vestiges permettent de penser qu'autrefois, ces deux plateformes devaient être reliées par une passerelle en pierres. Aujourd'hui, il faut faire une descente de quelques mètres, puis une ré-escalade pour passer de l'une à l'autre.

Malheureusement, la plus grande partie du mur d'enceinte s'étant effondré, il est difficile de décrire le dispositif de défense : meurtrières, mâchicoulis, bretèche ? La (ou les) porte d'entrée était-elle flanquée par des meurtrières ? Comment étaient défendus les points faibles où le rocher était moins haut ? Avait-on un dispositif de défense conçu par un « maître de guerre », ou seulement par un hobereau peu fortuné aidé de ses paysans [5] ?

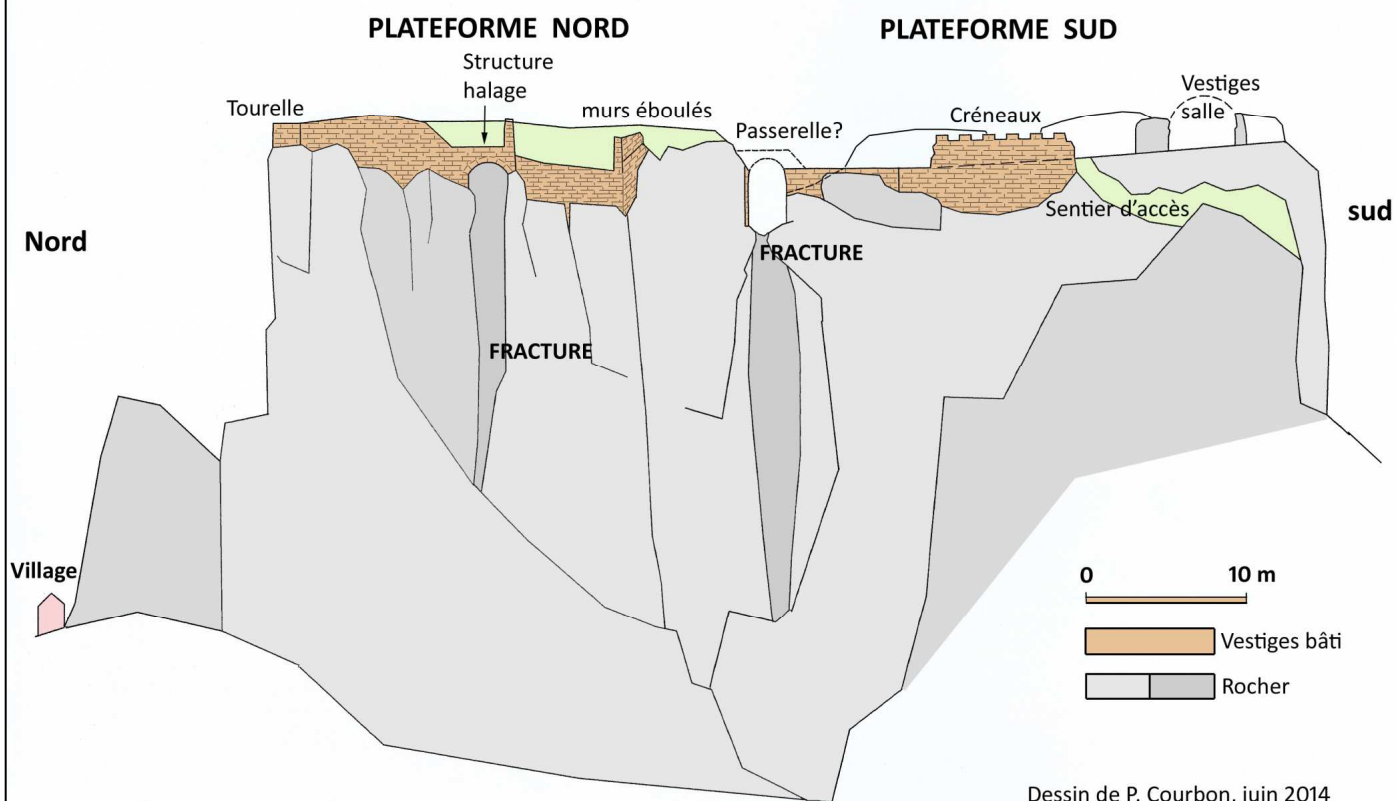
Cette dernière éventualité est renforcée par l'aspect de la maçonnerie, on s'est servi des pierres brutes locales assemblées au mortier. On n'y voit peu de beaux appareillages bien soignés. Cela n'enlève rien à



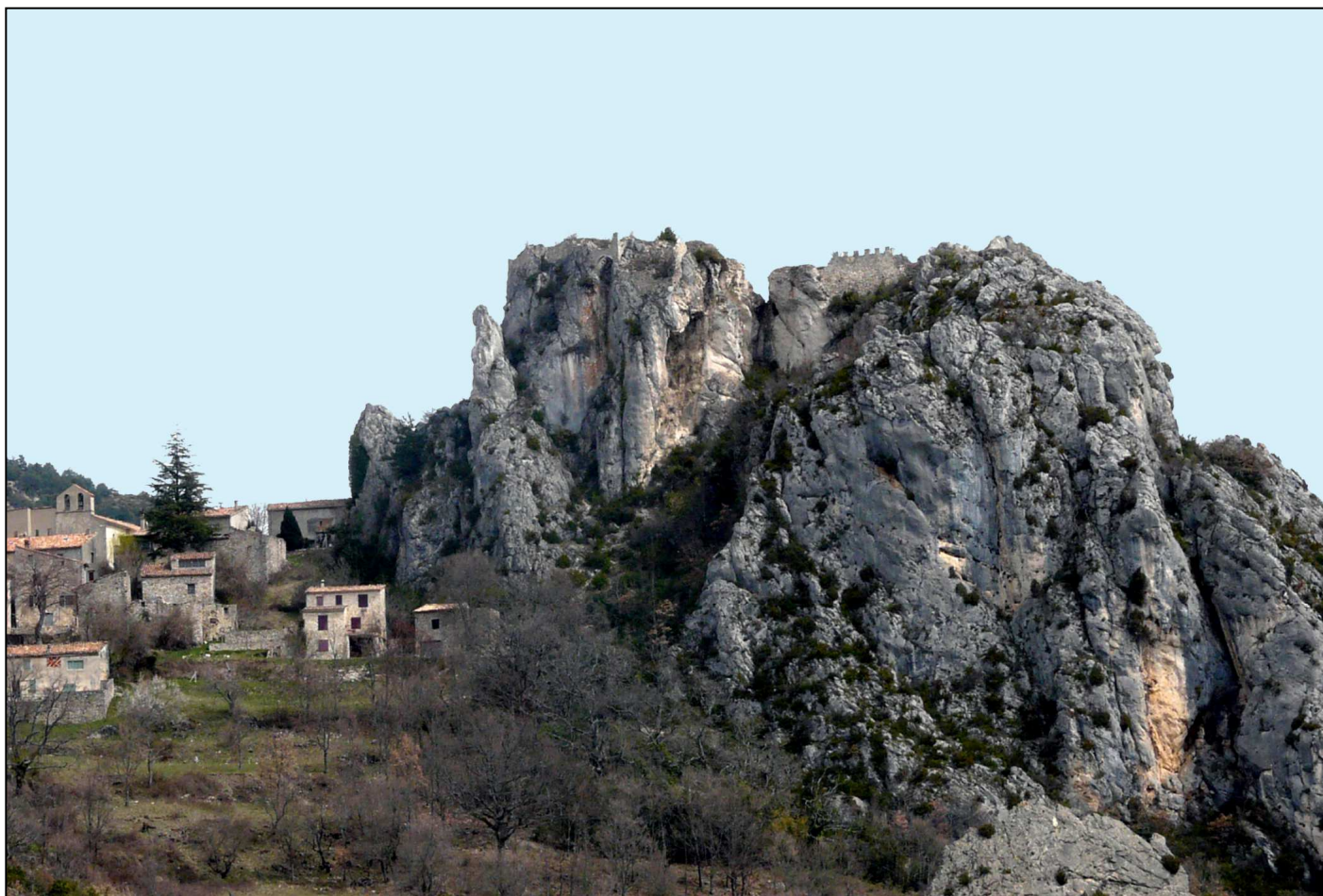
La topographie met en lumière plusieurs questions :

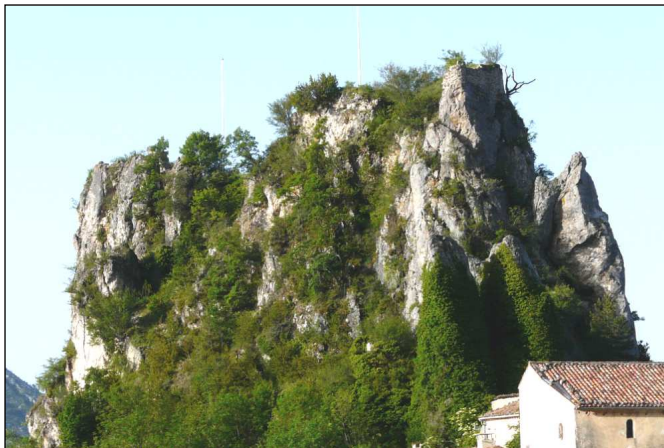
- 1) Le vestige de petite porte sur la plateforme nord correspond-t-il à une première fortification partielle du rocher?
- 2) Suite à un agrandissement éventuel de la forteresse, y'avait-il une poterne à l'arrivée du sentier est?
- 3) Sur la plateforme sud, le point faible situé à l'arrivée de l'actuel sentier ouest, était-il barré par le mur d'enceinte?
- 4) Bien que les vestiges visibles ne soient pas irréfutables, il devait y avoir logiquement une passerelle entre les deux plateformes nord et sud.

PROFIL FORTERESSE ROUGON



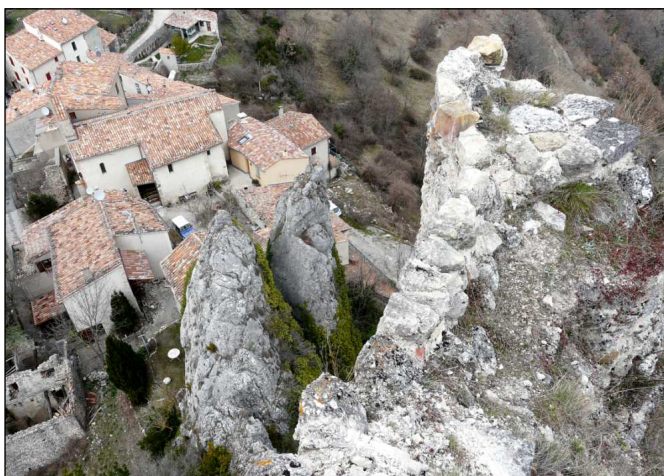
Vu de l'ouest, on ne peut avoir de photo d'ensemble des deux plateformes de la forteresse, un rocher en avant-plan en cache toujours une partie.





Sur la majeure partie du côté est, les falaises abruptes ont dispensé de la construction de murailles.

Au nord, vestige d'une petite tour, rasée pour éviter que ses pierres ne tombent sur le village.



L'un des beaux vestiges de la structure nord. La comparaison de la photo de 1960 (en haut) et de la photo actuelle montre l'effondrement de la voûte avancée (2003).



l'importance de cette fortification dont certaines voûtes au dessus du vide demandaient un minimum de connaissances architecturales.

Plateforme nord : C'est celle qui domine directement le village. Toute sa moitié ouest est bordée par les vestiges continus d'une muraille qui s'appuie quelques mètres plus bas sur des redans rocheux. Ces vestiges arrivent à ras du sol de la plateforme, ou légèrement plus bas lorsque leur crête s'est écroulée. En deux endroits, une voûte a été construite sur une fracture du rocher pour former une continuité dans le mur d'enceinte. Dans l'une de cette voûte on a laissé une ouverture qui donne sur 33 m de vide et qui, peut-être, devait permettre de hisser au palan des biens ou récoltes jusqu'en haut de la forteresse.

Sur la moitié est, la bordure bâtie est moins nette. Quelques portions de mur subsistent irrégulièrement, toujours limitées à ras du sol, mais une grande partie de l'enceinte de défense devait être assurée par des pans de rocher verticaux.

Cette plateforme se trouve à 1006 m d'altitude, elle est un peu plus haute que la plateforme sud. Le seul vestige particulier qu'on y trouve se situe à son extrémité sud : c'est un rocher creusé d'une entaille verticale de 20 cm de large. Elle devait correspondre à la fermeture d'une porte qui glissait verticalement, à la façon d'une herse, comme dans les châteaux médiévaux. Cette porte, située en haut de marches taillées dans le roc, défendait l'accès à partir du sentier est. Cependant, la continuation du mur d'enceinte plus au sud, jusqu'au rocher de la plateforme sud, laisse supposer qu'il y avait une double entrée. Mais nous n'avons pas trouvé au sol de vestige d'une seconde porte. On peut aussi penser que ce vestige de porte correspond à une première fortification du rocher et qu'elle



Côté ouest, cette structure correspondait-elle à l'emplacement d'un système de levage qui permettait de hisser jusqu'à la forteresse les biens à protéger?

fut abandonnée lors d'un agrandissement de la forteresse aux deux plateformes.

Plateforme sud : Elle est un peu plus basse que la plateforme nord (Alt 1001 à 1003 m). Comme sur la plateforme nord, sa partie ouest est bordée par du bâti.



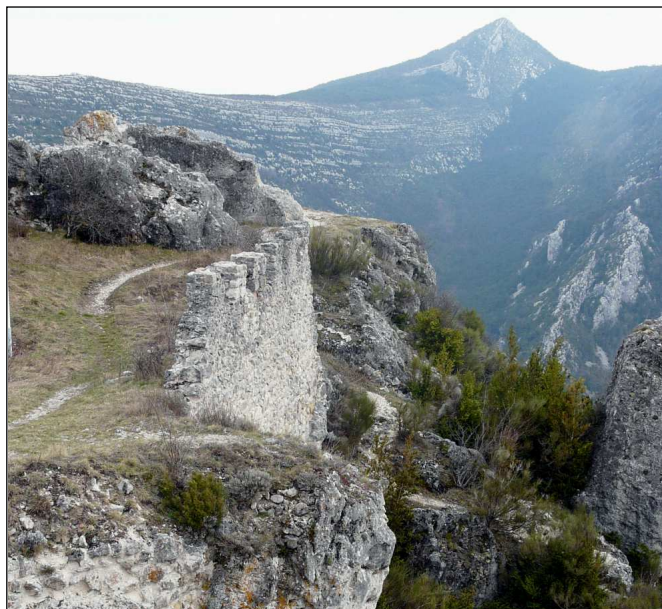
Vestige de la porte d'accès à la plateforme nord qui devait glisser verticalement, comme une herse. Sur la photo suivante, on voit les marches d'accès taillées dans le roc et précédant la porte.



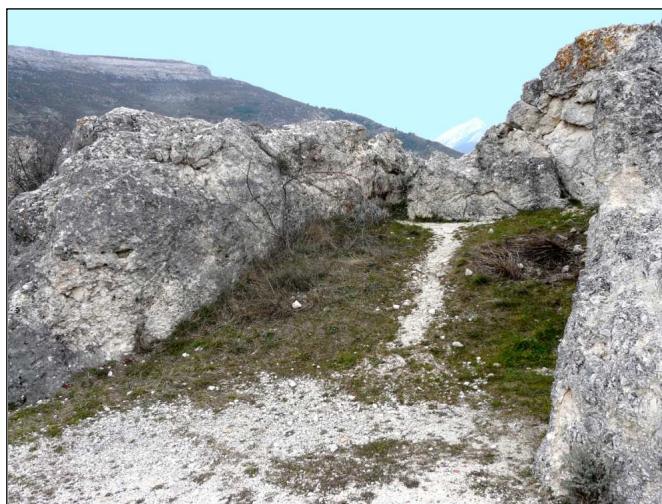
Mais au sud et à l'est, la hauteur et la verticalité du rocher ont dispensé de toute construction.

Sur cette plateforme, les vestiges émergent largement du sol. Côté ouest, une portion de muraille de 8 m de long émerge du sol sur 2 m de hauteur. Son sommet semble restauré, avec des créneaux qui ne correspondent certainement pas à ceux d'origine. Côté est, une portion de mur ancrée sur les rochers intérieurs subsiste sur 2 m de long et de hauteur.

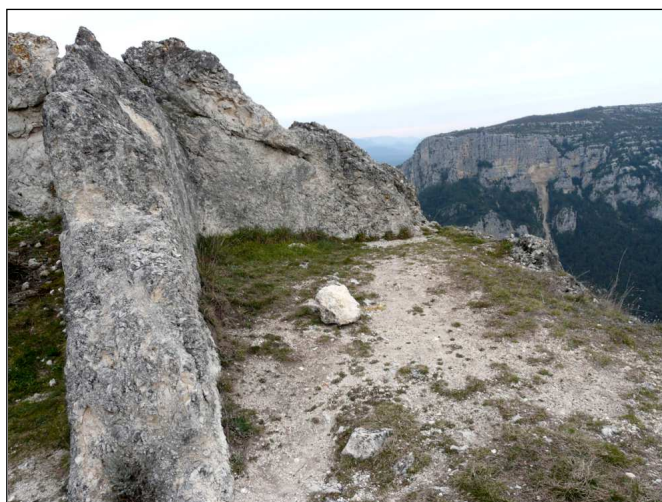
Beaucoup plus intéressantes sont les trois structures taillées dans les rochers et qui laissent apparaître des salles rectangulaires. Dans l'une de ces structures, les appuis taillés de part et d'autre dans le roc laissent deviner



Vue d'ensemble de la plateforme sud, c'est là que la fortification était la plus vulnérable. Nous n'y avons trouvé aucun vestige de porte. Dernier vestige de l'enceinte, une courtine de 8 m de long, semblant restaurée.

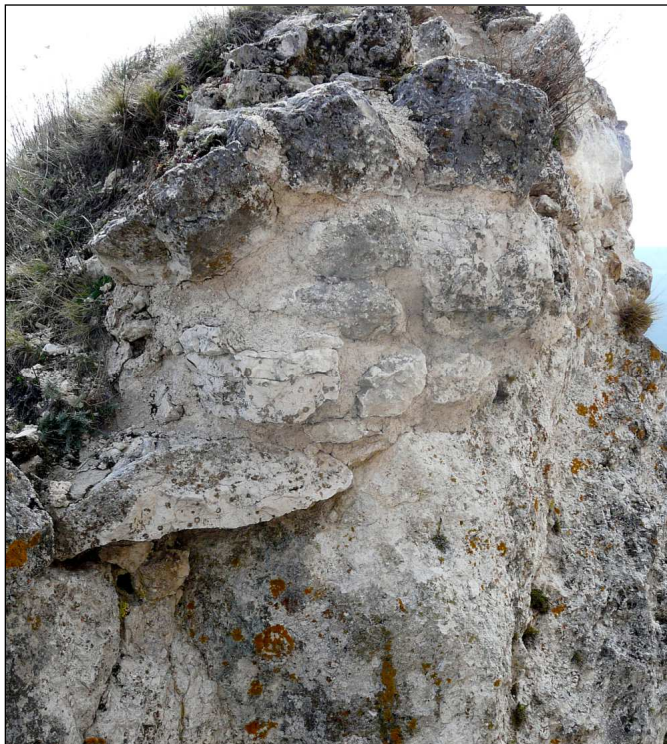


Deux des trois plateformes creusées dans le roc de la plateforme sud. L'un des murs taillés forme l'amorce d'une voûte.



ner l'ancrage d'une voûte maintenant disparue. On peut penser que la taille de ces trois structures a fourni au moins une partie de la pierre nécessaire à la construction de l'enceinte, ce qui évitait de la monter. A ce sujet, il serait intéressant de faire un calcul des volumes.

Au sol, nous n'avons trouvé aucune assise d'une éventuelle porte qui aurait pu s'ouvrir sur le sen-



Sur la plateforme sud, ce qui reste de l'amorce de la passerelle joignant les deux plateformes.

tier ouest. A cet endroit pas d'à pic rocheux, c'est le point le plus vulnérable de la fortification. On peut penser qu'il était solidement barré, sans aucun accès. Le sentier actuel ne serait qu'un accès moderne, le plus simple pour accéder sur cette plateforme sud. A moins qu'il n'ait pu servir pendant la construction pour l'acheminement des matériaux, comme expliqué précédemment.

Sur ce coté nord, subsistent quelques pierres qui laissent supposer qu'autrefois, une passerelle en pierre permettait de joindre les deux plateformes.

REFLEXIONS SUR LA FORTIFICATION

Semblable à un nid d'aigle difficile à atteindre, cette fortification semble de ce fait peu pratique. Nous avons écrit précédemment que nous voyions mal un seigneur en faire sa résidence. Le rôle défensif semble alors le plus probable. Les armes de l'époque n'ayant pas une portée permettant de défendre efficacement le village, ce rocher vertical n'était-il alors, comme le donjon d'un château féodal, que le dernier refuge où se protéger lors d'une situation désespérée ? Mais, l'accès difficile, s'il était un avantage pour la défense, n'en était pas un pour son approvisionnement, ou un retrait rapide en cas d'urgence. Il est aussi certain que la taille réduite des deux plateformes n'aurait permis que d'accueillir une petite partie des habitants du village et quelques bêtes constituant seulement une réserve.

On pourrait faire une comparaison avec Castellane, dont l'ultime refuge était la petite fortification coiffant l'aiguille rocheuse escarpée du Roc qui domine le village de 180 m. Elle fut en grande partie délaissée, pour le castrum bâti un peu plus bas, plus confortable et susceptible d'accueillir une plus grande population.

Autre question : l'eau est un élément primordial pour résister à un siège, y avait-il une citerne creusée dans le roc comme c'est le cas aux Baux-de-Provence ou à Buoux ? Aujourd'hui, les deux platefor-

mes formant le sommet du rocher semblent bien aplanies par un revêtement de terre et aménagées. De ce fait, s'il y a eu une citerne, on ne peut maintenant en trouver aucune trace. D'après Jean-Pierre Clair, les murs de la plateforme nord auraient été abattus au début du XX^e siècle, car de nombreuses pierres tombaient sur les maisons situées en dessous, ce qui nous prive aujourd'hui d'une partie intéressante des fortifications. Il est possible qu'au cours de cette démolition, le remblayage de la plateforme avec les matériaux enlevés à l'enceinte aient pu combler une citerne existante.

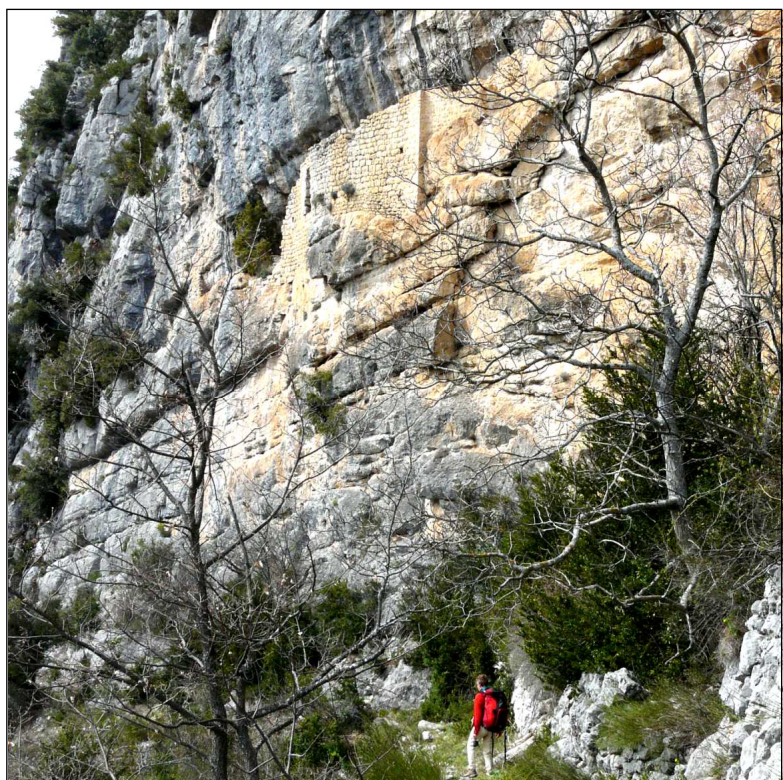
Deux sites défensifs troglodytiques

Deux sites défensifs troglodytiques que j'ai étudiés dans la région [15] m'amènent à faire un parallèle pour chercher une réponse à la fonction défensive.

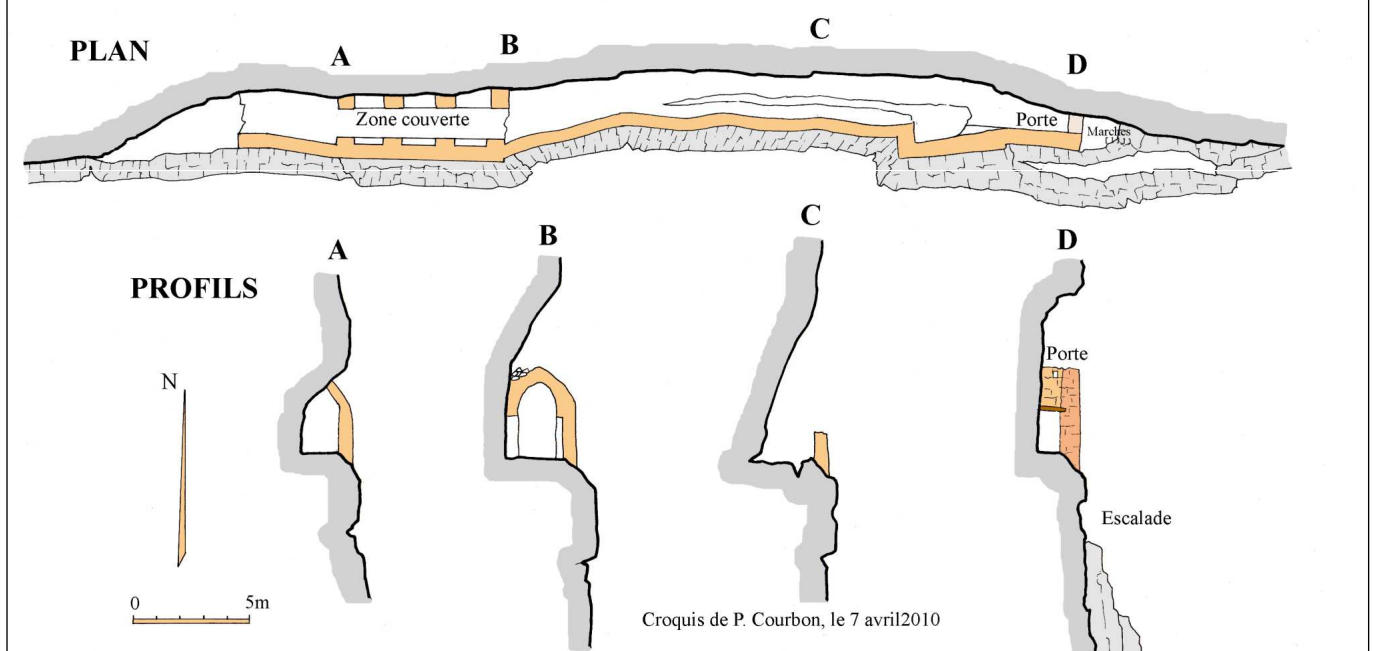
Le donjon horizontal de Gars (A.M.) [11, 12]: Dans les falaises dominant le village de Gars (A.M.) et à une vingtaine de mètres de hauteur, toute une terrasse rocheuse a été fortifiée par un long mur de courtine. Dans une région située à la limite de la Provence et de la Savoie, il y eut de graves troubles à la fin du XIV^e siècle, le village de Gars étant incendié.

Comme la plupart des fortifications troglodytes de la région, Gars ne figure pas dans les archives modernes. Outre leur importance restreinte, ces fortifications ne devaient pas avoir un rôle militaire significatif. Bâties par la population paysanne, elles devaient la plupart du temps servir d'abri au village durant une période restreinte de troubles. A Gars, vu l'étroitesse du passage entre le mur de courtine et la paroi de la falaise, il paraît difficile qu'on ait pu abriter une population importante. Edmond Mari [11] voit dans la partie voûtée de la fortification, un abri où engranger les

La fortification de Gars a utilisé une vaste vire horizontale au dessus de 20 m de vide, ce qui la rend inexpugnable, mais difficile d'accès pour ses défenseurs. De plus, très étroite, elle n'offre que peu de places entre le mur de courtine et le rocher



ABRI FORTIFIE DE GARS



L'abri de Gars, large de 3 m, mur compris, ne pouvait abriter grand monde, mais surtout les biens les plus précieux du village.

réserve du village, les premières visées lors des périodes de rapines accompagnant les guerres.

Le Trou des Fées de Cabasse (Var) [11, 12, 15]: Non loin du village de Cabasse (Var), une autre fortification a été bâtie dans la vaste fracture s'ouvrant dans une falaise, à une dizaine de mètres de hauteur. On ne sait de quand date sa construction, mais d'après les archives de la commune, lors de la guerre de succession d'Espagne, le 29 juin 1707 l'invasion de la Provence par les troupes du Duc de Savoie oblige les consuls à prendre des dispositions pour la protection des biens et des personnes. « *la Baume proche Notre-Dame sera réparée pour pouvoir recevoir les grains ou les effets que les habitants pourraient y porter...* » (7, p.112). Cela correspondrait à la date 1707, retrouvée gravée près de l'entrée. Il y avait des passages incessants de soldats dans un sens comme dans l'autre qui traversaient ou logeaient dans les villages, commettant certainement des rapines. De ce fait, les Cabassois décident de désertier partiellement le village : ils réparent la grotte pour mettre à l'abri fourrage, grains et les biens. Dans la grotte restent les vestiges des quatre niveaux de planchers qui permettaient leur stockage.

A propos des armoiries de Rougon

Le château de Rougon appartient longtemps à la famille Brun de Castellane dont il a hérité l'écusson : gueules (Fond rouge) avec une tour surmontée de trois tourelles [7]. Cela ne veut pas dire que la forteresse comportait trois tours, comme cela a été écrit.

EN GUISE DE CONCLUSION

Peut-on extrapoler les deux exemples troglodytes abordés ci-dessus (Il y en a d'autres en Provence), au château de Rougon ? Peut-on penser que ce dernier ne servait de refuge qu'à une petite partie des habitants du village, les plus faibles par exemple ? Des hommes de confiance étaient chargés de le défendre et de protéger aussi les biens et récoltes qu'on avait pu y monter



Il en était de même pour l'abri de Cabasse, où quatre étages de plancher permettaient de stocker une partie des réserves en nourriture du village.

à l'aide d'une corde et d'un palan par l'une des failles où l'on surplombait bien la base de la falaise.

Plusieurs des sites troglodytes défensifs que nous avons étudiés, semblent n'avoir jamais été le lieu de combats. Qu'en est-il de Rougon ? S'il y avait eu un vrai combat et non de simples escarmouches avec des bandes de rôdeurs, cela n'aurait-il pas laissé des traces dans les archives ? Zone de relief escarpé, où la vie était rude, cette région du Verdon n'était pas



Il fallait être un bâtisseur de l'impossible pour construire au dessus de 40 m de vide cette voûte assurant la continuité dans le mur d'enceinte.

un grand lieu de passage. Le château de Rougon est exceptionnel par le site et la dent calcaire qu'il occupe, mais je pense qu'il faille le mettre à une place plus modeste sur le plan stratégique.

Cependant, vue la hardiesse de certaines parties de l'enceinte fortifiée, bâties au dessus du vide, on ne peut s'empêcher de rattacher ce site aux *Bâtisseurs de l'impossible* d'Edmond Mari.

Je ne peux terminer ce travail sans regretter qu'un site aussi exceptionnel n'ait pas eu les faveurs des archéologues ou médiévistes. Pourquoi s'est-on limité aux études sur le castrum des barres de Catalan qui domine le village de plus de 300 m et sur l'interprétation duquel les historiens sont partagés? Espérons

que les pages qui précèdent inciteront quelque archéologue à entreprendre des fouilles officielles comblant les lacunes de cette étude.

Remerciements : Je remercie Jean-Pierre Clair, ancien maire de Rougon, pour les documents qu'il m'a fournis et Jacques Cru qui m'a offert son livre sur Châteauneuf. Mes remerciements vont aussi à Florence Guillot, archéologue, pour ses observations.

BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE ET SITES WEB

- [1] Raymond COLLIER, 1986, La haute-Provence monumentale et artistique, Digne, 730p
- [2] Jacques CRU, 2001, Histoire des Gorges du Verdon jusqu'à la Révolution, Edisud, 328p.
- [3] Philippe AUTRAN, Guy BARRUOL, Jacqueline URSCH, 2006, D'une rive à l'autre, les ponts de Haute Provence de l'Antiquité à nos jours, Alpes de Lumière n°153, p107
- [4] Jacques CRU, 2011, Châteauneuf-les-Moustiers, La maison des Gorges, La Palud/Verdon
- [5] Jacques CRU & alii, 1986, Bastides, bories et hameaux, l'habitat dispersé en Provence, Centre Rég. Doc. Occitane, pp. 75-96.
- [6] Jean-Claude POTEUR, 1985, Le territoire de Rougon au Moyen Âge, déplacements et partages successifs, Ann. Premier sem. Soc. Scient. Litt. Des A.H.P., Digne, pp. 52-54
- [7] Louis de BRESC, 1994, Armorial des communes de Provence, Ed. Marcel Petit

Hors Verdon

- [11] Edmond MARI, 1994, Les bâtisseurs de l'impossible, énigmatiques constructions du sud-est de la France, compte d'auteur (épuisé)
- [12] Denis ALLEMAND, Catherine UNGAR, 1997, L'architecture rupestre et troglodyte en Provence, in : Actes du second congrès international de subterraneologie, Mons (Belgique), pp. 179-197
- [13] Jacques SEILLE, 2006, Histoire de Cabasse, édité à compte d'auteur
- [14] Site ArcheoProvence : Daniel THIERY, 2011, *Aux origines des églises et chapelles rurales des Alpes-de-Haute-Provence.*
- [15] Sites Chroniques-souterraines.fr de Paul COURBON, onglet sites troglodytes.

Toponymie

- [21] Albert DAUZAT, 1963, Dictionnaire étymologique des noms de lieu de France, Guénégand
- [22] Paul-Louis ROUSSET, 1988, Les Alpes et noms de lieu (à compte d'auteur)
- [23] Charles ROSTAING, 1994, Essais de la toponymie de la Provence, Jeanne Laffitte reprint.
- [24] Jacques ASTOR, 2002, Dictionnaire des noms de familles et noms de lieux du midi de la France, Ed. du Beffroi, Millau

Cette étude a été publiée dans Chronique de Haute Provence n° 374, 2015, revue de la Société scientifique et littéraire des Alpes de Haute-Provence, Digne-les-Bains.